RIZ AMER.

J'ai trop tardé à noter les réflexions que l'oeuvre de De Santis a mûries en moi et je ne serai maintenant capable, je le crains, que de bâtons rompus. J'en demande pardon.

Formellement, ce film est inférieur à CHASSE TRAGIQUE. La part du mélo, de l' "histoire" pour le public, des compromis en un mot, y est bien plus grande. L'intrigue est beaucoup moins nécessaire au milieu, au monde des rizières qu'il voulait peindre, qu'elle ne l'était aux coopératives agricoles de CHASSE TRAGIQUE. De ce "grand sujet" qu'était la venue périodique des mondines, il ne reste qu'une toile de fond et, parfois, un solide pittoresque, (l'arrivée, les garçons sur les murs, les échappées nocturnes). Pourtant l'invention de De Santis s'est assagiée, filtrée, - plus de ces coups de poings visuels à la CITIZEN KANE -, trop décantée peut-être même : l'épisode final, terriblement fabriqué, (les poignées de riz sur le cadavre de Silvana) n'est qu'un pastiche du finale de CHASSE TRAGIQUE : là, on communiait dans et par la terre (c'était une coopérative d'agriculteurs), ici l'on communiera dans et par le riz (ne sommes-nous pas dans une rizière ?). Je passe sur la boucherie dans l'abattoir, nouvelle version des glaces de Shanghai et des égouts de Vienne, tous d'invention Orsonienne.

Cependant De Santis est toujours aussi maître de cette remarquable dialectique, qui lui est propre, du milieu et des individus. Si la conversion des "régulières" à l'intérêt général des mondines, sent la rhétorique, la décision prise par Francesca de travailler solidairement sous la pluie, l'isolement

moral de Silvana quand elle est couronnée Miss Mondine, son isolement physique quand tout le monde part défendre les rizières qu'elle a inondées, passent fortement; et le geste instinctif du sergent blasé et "libre" qui jette sa musette pour saisir une pioche et sauver le travail collectif, est lui, franchement bouleversant. (Notons comme, de même que dans CHASSE TRAGIQUE, les drames sont parallèles : l'individu est déchiré en même temps que la collectivité est déchirée et, parfois, (Silvana, Francesca), de la même déchirure. Surmonter son mal, c'est aussi surmonter l'autre mal, le collectif. Les deux tâches s'épaulent et se facilitent; sans ce double drame, ni le poids des circonstances, Marco ne s'attacherait pas à Francesca; il partirait seul).

Formellement inférieur, esthétiquement moins pur, RIZ AMER est néanmoins plus riche, plus présent, plus solide, que CACCIA TRAGICA. Le monde de De Santis y pèse d'un tout autre poids, car il a épanoui, libéré, ses tendances érotiques que CHASSE TRAGIQUE contenait difficilement. S'il avait été servi par une histoire plus convaincante, le personnage qu'incarne Silvana Mangano eût rejoint celui de Marlene Dietrich dans l'ANGE BLEU. Il se fût ajouté à ces quelques forces de nature que le cinéma déjà a délivrées. Son physique bouleversant (on n'a pas essayé de lui raboter le ventre); son jeu croulant de sensualité; ses attitudes étudiées; son langage direct ("n'insiste pas, il faut que j'en aie envie; je te ferai signe"); son expression, son affirmation, son accomplissement personnel, tout entier passés dans le corps; sa danse (le second boogie-woogie qui l'exprime, la justifie, la libère, et... la met en chaleur), la brûlure de son corps replié au pied de l'arbre, offert dans la charrette) font de Silvana une créature inoubliable et qui atteindrait au mythe si l'objet, justement, ou metteur en scène n'était de dégonfler ce mythe même (1). L'érotisme généralisé, - "moi, dit une fille, je crois que je danserai encore pour mon

centenaire", - tempéré (ou contredit ?) par la scène cruelle de l'accouchement sur le bord d'un fossé qui bouleverse tant Silvana, déjà flagellée, et une jeune spectatrice qu'on doit soutenir, - souffre néanmoins des schémas hollywoodiens, ce qui souvent le voue à la gratuité ou la complaisance. Trop de pin-up parmi ces mondines, trop de dessous et de bas de luxe. Il y a certes, une démocratisation de la lingerie féminine : la petite bonniche porte une gaine Scandale, que le film voulait peut-être accuser. Mais sans majoration, ou même sans apprêt (on le voit bien sur les plages) un tel luxe tombe à plat. Le travail pénible avilit les corps, comme trop souvent la maternité. Silvana, heureusement, se salit, use ses toilettes, se décoiffe assez vite pour se fondre dans le cadre; Francesca jamais. Sous son sac, le jour de pluie, elle semble, et beaucoup d'autres avec elle, une religieuse sous sa bure. Pas assez de paysannes déformées par la tâche, de travailleuses véritables, - et on peut être dactylos ou vendeuses et demeurer paysannes. (2)

Il faudrait maintenant discuter la "leçon" du film : le travail, la solidarité laborieuse, constituent la seule vraie voie; l'érotisme de Silvana et la mythologie mystificatrice dont elle se nourrit (Magazines, cinéma, romantisme) sont des portes sans issue. D'abord, on escamote le fait que les joies de la solidarité sont éphémères; la solidarité demeure, ce qui est immense, mais la joie non, hélas. D'autre part on ne pourra contester que le désir d'évasion de Silvana soit légitime. Comment plier un corps pareil à pareille vie ? Comment consentir à s'enterrer vive quand on est si vivante ? Que "vivre sa vie" soit une formule illusoire, sans doute; mais s'enliser de gaieté de coeur, en est-ce une meilleure ? André Breton met le doigt sur la plaie quand il dit : tant qu'on n'aura pas supprimé la monotonie de la vie quotidienne, trouvé un canal de dérivation aux instincts profonds de l'homme, particulièrement à ses

instincts sexuels, l'homme accueillera la guerre et l'évasion. Le romantisme est autre chose qu'un leurre inconsistant. Le charme tout puissant qu'exerce sur tout son entourage Silvana dansant le montre bien (N'oublions pas la remarquable expression de la fascination que le passé de Francesca provoque chez Silvana : "tu auras au moins rempli ta vie"). Il est facile et instructif de répudier ses erreurs. Encore faut-il les avoir commises. Peut-être doit-on voir aussi cela derrière le "à qui a beaucoup péché il sera beaucoup pardonné". C'est ce qui fait la force de Francesca. Elle a son problème à résoudre. Elle tient son divertissement. La force du sergent, aussi. C'est ce qui devrait faire celle de Silvana, à la fin. Mais elle aime trop, ou elle n'a pas senti qu'il fallait demander aux autres de l'appuyer. Elle n'a pas été aidée. C'est tout ce que l'on peut dire. Si le "mauvais exemple" de Silvana doit me dispenser de courir mes risques et m'engager dans la bonne route, le film n'est plus qu'une mauvaise leçon de morale. Où est la solution alors ? Emanciper les filles, jusqu'à l'enterrement de leur "vie de garçons" comme d'aucuns l'ont proposé ? Peut-être. Peut-être aussi, comme le voulait, je crois, Gide, créer de la crise.

Barthélemy AMENGUAL.

(1) Personnage écrasant, admirable, inhumain, quasi "intouchable" et tout d'un coup, redevenu une petite fille, une femme ordinaire, un vivant quelconque qui a eu la chance d'être parfait (en diverses scènes que j'ai oubliées).

(2) L'avertissement liminaire dit que, venues de toutes les provinces italiennes, les mondaines comptent même des dactylos.